

Photos sur photos. Simplement, des photos de panneaux publicitaires, vantant le rêve de la classe moyenne avec, en surimpression, celles de passants ou d'éléments du décor urbain. Et pourtant il y a bien plus que cela.

Il y a, bien sûr, le décalage créé par la rencontre d'images de richesse, de luxe, de confort, de bonheur. Mais ces images sont tellement excessives qu'elles sont ridicules et créent un décalage. Ridicules par l'absence quasi-totale de la Chine et des Chinois. Les personnages sont occidentaux, parfois orientaux mais, non chinois. L'endroit où l'on se trouve n'est que très rarement et très vaguement rappelé par quelques symboles : idéogrammes stylisés, théières. Ridicules aussi car personne de raisonnable ne peut croire être capable d'atteindre ce stade. Les riches demeures, les voitures, les vêtements renvoient au rêve, au modèle, au mythe, et non à un objectif que chacun pourrait logiquement se fixer. On retrouve alors une des fonctions de la référence universelle à la classe moyenne. Comme dans tous les pays du monde, elle permet de promettre beaucoup et de lier les individus à ces promesses sans pour autant que la société n'ait à les assumer. Les promesses n'engagent que ceux qui les prennent au sérieux.

Surtout, on se rend compte très vite que la vie est du côté des «intrus». Les femmes couvertes de bijoux, en robe du soir, les hommes élégants et «racés», ces

énormes immeubles, ces immenses appartements, ces parcs sont morts. Ils sont tellement étrangers à l'univers de la «surimpression», aux interventions extérieures qu'ils viennent perturber le regard, qu'ils perdent tout lien avec le réel. A chaque fois, on a l'impression de se retrouver dans une sorte d'oasis ou plutôt face au mirage d'une oasis.

La réalité, le premier plan, est au contraire très vivant. On retrouve ici tous les types «humains» que l'on croise dans les rues chinoises. Les employés de bureau avec leur uniforme, le Chinois d'âge mûr, encore muni d'habitudes vestimentaires surannées -un polo sans forme, un pantalon remonté trop haut, une chemisette datée, un blouson «socialiste»- des jeunes garçons en tee-shirt, des jeunes filles qui portent une ombrelle pour se protéger du soleil. Tout ce beau monde déborde de vie et semble se moquer du décor. Jamais un regard, jamais le moindre signe d'intérêt pour l'histoire ridicule que l'on raconte derrière. Même la jeune maman et sa fille, incarnation d'une certaine élégance branchée, mais vraie puisque l'on peut trouver dans les rues des métropoles chinoises, sont indifférentes. Surgit alors une forme de protestation des individus contre les promesses. La vraie vie est plus belle que la vie mythique.

Parfois, la rencontre des deux logiques, celle de la vie et celle du mythe tourne même la deuxième en dérision. Regardons le

«baiser» que semble accorder à créature de rêve, suivons le geste du rameur comme poussé par le souffle d'une sorte de déesse, courons avec les jeunes garçons qui semblent, comme des invités, se précipiter au mariage. Un homme semble nous regarder, mi-étonné mi-ironique, et nous demander : tu y crois toi ?

Tout autant mais sans doute avec plus de force parce que les choses y sont inanimées, le décor urbain évoque la vie. Les arbres rendent pathétiques la fausse nature. Il s'agit d'une nature «humaine», des arbres aux troncs peints, plantés dans le macadam. A côté de la nature de carton pâte, bien propre, bien taillée, l'artefact humain est naturel. Il suffit d'un tag sur un mur pour que l'on sache où l'on est et que tout cela vive. Il suffit de quelques arbres, d'une voiture garée, d'une barrière qui sépare les deux voies d'une rue pour qu'un peu de chaleur surgisse au milieu de ces décorations d'une froideur et au design totalitaire, couleurs sinistres, absence du moindre désordre : personne ne «vit» ici. Le sommet de l'ironie est atteint quand le pianiste noir semble avoir laissé son balai à l'entrée du bar ou encore quand une pancarte de propagande annonce «l'harmonie permet à chacun de jouir de demain». Pour le coup, on croit rêver.

La trivialité devient poétique, faisant apparaître des figures surréalistes. Ce surréalisme n'est pas au service de la révolution mais de la critique des mythes de la vie moderne. On peut

certes limiter cette critique à la vie moderne «à la chinoise», mélange de «capitalisme» et de «dictature», comme il est de coutume de la caractériser. La présence, due au hasard, du slogan chéri du régime -l'harmonie- renforce l'hypothèse. Mais finalement le slogan «l'harmonie permet à chacun de jouir de demain» n'est-il pas commun à toutes les sociétés modernes ? L'harmonie est le moyen et l'objectif de la promesse.

La dernière charge critique de ces photos sur photos est la plus subtile et la plus cruelle. Parfois, on voit dans le décor mythique lui-même se profiler l'horrible destin. Tout au fond, des immeubles de quarante étages aux allures concentrationnaires, derrière la femme, un paysage délabré. Et puis ce larbin bien habillé à côté de la voiture de prix ne constitue-t-il pas la métaphore de la destinée de la plupart des passants, le décor d'une vie dont seuls d'autres -très peu nombreux et tellement ailleurs- ont eu l'occasion jouir.

Jean-Louis Rocca

Professeur à Science Politique à Paris et à l'université de Tsinhua, à Pékin

Auteur d'*Une sociologie de la Chine*, La Découverte, Paris, 2010